

voyez ! je n'aurais pourtant pas dit ça. Et puis, j'étais content encore, parceque j'étais fâché contre ce biau M. Guelouque, à cause que M. le curé, qui l'aime bien, comme je vous le disait, m'avait prêté un air de son plus nouveau opéra, et que ce diable d'air ne pouvait pas aller sur mon serpent....." La lettre continue sur ce ton de plaisanterie ingénieuse; elle frappa si juste que La Harpe, étourdi du coup, et voyant bien d'ailleurs que les dissertations musicales ne lui étaient pas favorables, retourna à ses tragédies.

Pourtant cette *Armide* qui causait tant de tapage, Gluck avait été bien près de ne pas la donner au théâtre. En dépit de La Harpe et de sa critique, elle fut accueillie avec l'enthousiasme que devait inspirer un pareil chef-d'œuvre. Quelques vieux amateurs, dilettanti du premier quart de ce siècle, se rappellent les reprises de cet opéra célèbre, et parlent encore avec chaleur de la rare perfection que mettaient Nourrit et Madame Branchu à interpréter la poésie de Quinault et la déclamation rapide et accentuée de Gluck.

Histoire des Opéras.

LES AMUSEMENTS D'AUTREFOIS.

— ET —

L'OPERA D'AUJOURD'HUI.

Dans ma jeunesse, Paris n'était pas aussi peuplé, aussi grand qu'aujourd'hui. D'innombrables voitures ne sillonnaient pas ses places, ses rues, ses promenades. Je me souviens que, le dimanche surtout, des groupes de quatre, cinq, dix personnes se formaient devant les maisons, moitié sous la porte, moitié dehors, et que là, assis et respirant l'air libre, plus salubre que celui des brasseries et des cafés-concerts, hommes, femmes, et jeunes gens causaient, jouaient, riaient surtout de ce rire joyeux et franc bien différent de celui que provoque la bouffonnerie ou la grossière indécence de la chanson débitée par quelque farceur à gages ou quelque diva d'un théâtre d'opérettes. Devant chaque maison de marchand de vin ou de débitant de bière, il y avait un jeu de tonneau, et pendant toute l'après-midi on entendait le bruit retentissant des palets de cuivre ou de plomb sur les ferrures du dix, du trente ou du mille, et les exclamations des joueurs. Aux portes de Paris, ou dans les promenades publiques, on jouait aux quilles, au jeu de siam, aux boules, à la paume et au ballon.

Tels étaient, le dimanche, les délassements de la population ouvrière et laborieuse avant que la multiplicité des théâtres, des cafés-concerts et des lieux de réunion nocturne lui offrit des plaisirs dispendieux et quotidiens.

Sous prétexte d'initier les travailleurs aux plaisirs des arts et de l'esprit, de former leur goût littéraire, de développer l'instruction dans les masses, on a voulu effacer toute différence d'habitudes entre les classes de citoyens, toute distinction entre le pauvre et le riche, le journalier et l'homme du monde, entre les personnes dont l'intelligence et le goût ont reçu le développement d'une éducation soignée et celles qui n'ont pu acquérir que les notions les plus rudimentaires de la civilisation; et, en faisant violence à la nature des choses, on a compromis l'équilibre social. Des plaisirs grossiers et sans choix ont envahi les mœurs publiques, de telle sorte que les plaisirs délicats ont perdu de leur prestige, de

leur charme, et, jusqu'à un certain point, sont devenus rares et impossibles, faute de ressources et de sujets. On a vu, depuis que la loi accordant la liberté des théâtres a remplacé sous le second Empire la loi restrictive et sage promulguée sous le premier et maintenu en vigueur jusqu'en 1858, les comédiens, et les chanteurs, hommes et femmes, femmes surtout, désertier les théâtres littéraires et le grand répertoire lyrique pour envahir les petits théâtres et les cafés-concerts.

Peut-on soutenir que l'amour des classes laborieuses, et non pas la spéculation, a amené un tel état de choses? C'est une cupidité féroce et un égoïsme sans entrailles qui ont provoqué, encouragé et protégé ces entreprises dramatiques et ces industries considérables au point de vue financier.

Quelle est donc la classe de la société qui fournit à ces industriels les nombreux sujets qui forment leur troupe, depuis les comédiens et les chanteurs jusqu'aux *demoiselles* du corps de ballet, jusqu'aux figurants et comparses et jusqu'à de pauvres enfants enlevés à l'apprentissage d'un métier utile pour parader à moitié nus devant des spectateurs avides de grivoiseries et de sensations auxquelles l'art et la littérature n'ont aucune part.

Le législateur, l'administrateur, les magistrats de l'ordre public ont-ils en cette circonstance suffisamment réfléchi à l'avenir de tant de créatures prostituées dès l'enfance à un genre de vie dégradant et vouées pour la plupart à une misère certaine? S'est-on soucie de la liberté de ces êtres humains, confisquée avant même qu'ils en aient eu la conscience? Quoique un tel état se soit produit à une époque où les idées de liberté (?) ont été le plus déclamées et enseignées, je ne crains pas de dire que jamais depuis l'empire romain on n'a vu un esclavage plus avilissant et une corruption exercée avec plus de cynisme et d'insouciance des droits de la vertu, de la pudeur et de la faiblesse.

Dès l'année 1868, j'ai entretenu chacun des ministres de l'instruction publique et des beaux-arts de la nécessité de faire rapporter la loi sur la liberté des théâtres. Je dois à la vérité de dire que chacun d'eux, jusqu'à cette présente année 1877, a reconnu la justesse de mes raisons; mais je dois penser qu'ils ont jugé le mal sans remède.

La production des œuvres remarquables est entravée; la bonne exécution de celles qui pourraient honorer la scène française est compromise faute d'interprètes suffisants; si un ouvrage se recommande par un grand mérite, il ne trouve plus même un auditoire assez nombreux, une société dont le goût soit assez pur et assez ferme pour assurer le nombre de représentations nécessaire et empêcher de courir à la ruine le directeur téméraire qui a eu l'audace de monter une œuvre de goût, de grand style et peut-être même de génie.

Je ne prétends point que le succès qu'ont obtenu les opérettes d'une indécente bouffonnerie ait positivement empêché le public de rendre justice à des ouvrages remarquables lorsqu'il s'en est produit. Mais il est certain qu'il n'a plus pris aucun plaisir à des opéras-comiques de deuxième ordre, dans lesquels se trouvent cependant des situations pleines de charme, d'un sentiment délicat et bien exprimé, des scènes dont la sensibilité a bien inspiré le musicien. Le public, habitué à des gravelures et à des sensations appartenant à un même ordre d'idées, si idées il y a, s'est lassé, dégouté